

L'ombre de la séduction

*L*a séduction a mauvaise presse, et elle entretient avec la psychanalyse des rapports équivoques. Au point qu'elle fut presque l'objet d'un tabou du penser. Laplanche¹, qui l'a remise à l'honneur, souligne que c'est un fondement essentiel de la psychanalyse qui fut occulté pendant soixante-dix ans. En 1979, Baudrillard² avait relevé que « le linceul de la psychanalyse était retombé sur la séduction », devenue son objet perdu ; en 1983, Sibony³ avait repris ces avancées. Plus tôt, Ferenczi⁴, qui avait cherché à maintenir la question ouverte, fut longtemps l'objet de suspicion, et sa pensée, sous couvert d'originalité, tenue à l'écart. Et voilà qu'aujourd'hui cette notion fait un retour au travers de questions d'éthique, et de la préoccupation des sociétés de psychanalyse qui doivent prendre position et réagir lorsque des situations de transgression sont mises au jour.

« Voici qu'elle fait surface, en plein dans l'acte de l'analyste chargé d'en libérer le patient », dit Sibony⁵ en soutenant « que la psychanalyse a cessé de parler de la séduction à mesure qu'elle en prenait la place et qu'elle s'installait plus confortablement, en prenant ses aises, dans une séduction,

la sienne⁶ ». Le discours psychanalytique aurait-il incarcéré toute pensée au sujet de la séduction en étant lui-même séducteur, surtout pour d'autres formes connexes de pensée ?

Un oubli banal, mis au jour par une simple question d'un voisin lors d'une réunion, amorça cette réflexion. L'incident survint en réponse au désir d'assouvir la curiosité d'un collègue, alors que le conférencier parlait de la pente glissante de la transgression. On eût pu entendre que, dans la pratique, le terrain de l'analyse et le terrain de la séduction-suggestion étaient séparés par une frontière nommée la neutralité analytique. Juste avant cet acte manqué, j'avais présente à l'esprit une phrase décrivant la neutralité analytique avec les mots d'un patient : « Tenez-moi dans vos pensées, touchez-moi avec vos mots. » Même défini de façon élégante avec les mots rapportés de ce patient anonyme, ce concept (*boundary violation*) apparaissait un obstacle à penser le travail de séduction comme actif à l'intérieur même du champ de la cure. Était-ce ce même travail qui avait transformé l'analyse, de méthode incertaine aux résultats parfois scandaleux qu'elle était au départ en une pensée bien établie ? La question chuchotée du collègue avait été reçue comme une séduction à partager dans cet empressement à répondre, gage d'une promesse de satisfaction non tenue. Promesse non tenue, n'est-ce pas là séduction ? N'est-ce pas là aussi l'enjeu de tout entretien préliminaire ? D'abord, séduction de l'analyste pour démarrer la cure ; aussi séduction du patient qui vient pour savoir. Son désir de savoir est posé comme énigme pour l'analyste, comme souffrance pour lui-même.

Comment situer cette difficulté à penser la séduction en rapport avec la cure ? On l'aborde d'habitude en repensant le parcours de Freud, s'identifiant à lui dans le devenir analyste. La question de la séduction sert d'outil de confirmation à l'identité d'analyste. Si Freud laisse derrière lui sa « *neurotica* », l'analyste actuel espère laisser derrière lui une identité antérieure, celle d'un premier engagement professionnel. Dans ce mouvement, on croit laisser la séduction au vestiaire. S'en déparer, mais qui peut se passer de parure ?



La séduction dans la cure

Nous situerons la séduction selon deux axes de la psychanalyse : le rapport à la cure et le rapport à l'inconscient. Le premier axe lie fondamentalement la séduction au transfert, tant dans la demande initiale soutenue par la croyance de pouvoir être aidé que dans l'assentiment du patient à l'interprétation de l'analyste. Le deuxième axe fait état du rapport à la partie séparée de soi-même, scindée, mais susceptible d'être atteinte par un mouvement de séduction, c'est-à-dire de détournement de soi par une partie autre, inaccessible. Cette scansion laisse voir que si Freud a pu penser se débarrasser de la séduction dans la technique de la cure, la question reste inhérente à l'inconscient, point sur lequel Laplanche a insisté. L'accès à l'inconscient nécessite un détournement.

Qu'entendre par *séduction* ? L'étymologie même du mot reste grosse d'une double possibilité. Le verbe *duco* a le sens de « tirer » avant celui de « conduire ». La préposition *se* (archaïquement *sed*) signifie « sans » et devient particule inséparable pour connoter le manque, la privation ou l'isolement. Sé-duire, c'est tirer à l'écart, dans le sens de détourner ou séparer. Sed-duire, ça peut être « mener en opposition » ou « conduire contre la volonté ». Il y a bien là le double mouvement qu'on retrouve dans la cure : l'épiphanie de l'écart avec soi-même et la réticence à y arriver. Le sens usuel du terme a privilégié le dévoiement et le détournement, puis a englobé le détournement du consentement. Dans la séduction, la personne détournée de sa course et de son but est menée ailleurs que là où elle se trouve ou que là où elle veut aller. Ce détournement implique une force, et s'exerce sous la motion d'un charme ou la puissance d'un attrait.

La première rencontre de la séduction dans la cure s'observe au niveau du déploiement de la défense. Sur le versant hystérique, cette défense vise à calmer l'angoisse de ne pas être aimé ou de ne pas plaire. Sur le versant narcissique, de par l'omnipotence et le contrôle exercé sur l'objet, elle vise à écarter la difficulté de dépendre de l'objet comme condition de la satisfaction. Si cette défense soulève le problème de l'assujettissement, telle la fascination du regard par où l'objet ne se veut que beau mais inatteignable, comme Freud⁷ l'indique dans le texte sur le narcissisme, c'est bien pour poser encore la question de la mise au jour du sujet. Dans un autre contexte, Freud liera aussi la même défense narcissique à la séduction lorsqu'il évoque l'inévitable recours aux échafaudages de secours pour

éviter la souffrance, parmi ceux-ci l'usage de « la légère narcose où l'art nous plonge⁸ ». Sauf qu'ici, l'axe de cette opération s'oriente dans un champ nouveau lorsqu'il s'agit de séduction esthétique.

Cela suggère l'idée que, du côté de la défense-couvercle de l'inconscient, une double séduction pourrait opérer dans la cure : séduction sexuelle et séduction esthétique. La séduction sexuelle était inscrite au départ dans la méthode lorsque Freud recourait à l'hypnose. On a cru en être débarrassé avec l'évolution de la méthode d'investigation vers la libre association. Elle était pourtant encore là lorsque Freud utilisait la méthode de pression ; pression des mains figurant la pression à penser sur un thème particulier. Emmy avait bien senti la captivité où la tenait cette façon de procéder. Si, avec l'association libre, la séduction est initialement posée du côté du patient, il faut reconnaître que lorsque l'analyste commence à parler, il entre dans le champ de la séduction, puisque toute remarque qui souligne un aspect du matériel nous ramène à la technique de pression. Sans doute est-ce en rapport avec l'idéal inaccessible d'une analyse où l'analyste serait entièrement silencieux. C'est du côté de la méthode qu'on a cherché à épurer l'analyse de la séduction ; elle demeure toujours présente dans le rapport transférentiel. On oublie souvent de retenir que ses effets en sont bidirectionnels. Pour qui vient dans le cabinet de consultation, la demande d'un traitement est presque toujours l'équivalent d'une demande d'être aimé sinon d'être pardonné. Quant à l'offre, elle est fondée sur une pétition de confiance. Lorsqu'il formule *in petto* des fragments d'hypothèse explicative au sujet de la démarche du patient, l'analyste investit le patient d'un effort d'intellection sous-tendu par la séduction émanant de qui consulte et dont l'effet se traduit par une exigence de travail chez l'analyste. De la même façon que la parole interprétative risque de séduire le patient en révélant le désir. Qui n'a jamais utilisé l'expression « un beau cas » ?

Si la séduction sexuelle reste fondatrice du rapport analytique, pourquoi demeure-t-elle rarement actualisée ? À la question posée au sujet de la transgression : pourquoi cela arrive-t-il ?, il faut adjoindre : pourquoi cela n'arrive-t-il pas plus souvent ?

Nous avancerons ici l'idée d'un glissement de la séduction sexuelle initiale vers une séduction esthétique pour expliquer le *pourquoi cela n'arrive-t-il pas plus souvent ?* de la transgression. Nous ferons aussi valoir que ce n'est pas en croyant s'exclure du champ de la séduction par la neutralité

analytique que l'analyste assure le succès d'une cure, mais en transformant la séduction dans un registre où elle n'exerce plus seulement un effet de levier mais devient lieu de médiation. L'embarras de cette position, c'est qu'elle est aussi utilisée par certains contradicteurs de la psychanalyse pour la discréditer. Le fondement de la position critique de Wittgenstein repose justement sur l'existence de cette séduction esthétique dans la cure. Se référant à Freud, le philosophe soutient que « les liaisons qu'il établit intéressent extrêmement les gens. Elles ont un charme⁹ ». Selon lui, la parole interprétative de l'analyste est une persuasion qui donne à voir ; explication acceptée et convenue qui sert de guide.

Qu'ont en commun la séduction sexuelle et la séduction esthétique ? Toute séduction s'établit sur le déploiement d'un réseau de signes sensibles ayant un effet de captation. Pour la séduction sexuelle, ce sont les signes sensibles du corps : bijou, fard, costume, et les signes corporels de l'esprit : regard, voix, geste. Pour la séduction esthétique, c'est la médiation de l'œuvre dont les qualités de forme, proportion et couleur sont garantes de l'effet de charme. *La séduction lie l'intelligible au sensible*. En termes analytiques, cela signifie que la connaissance, au sens d'une éventuelle prise de conscience, est liée à l'activité pulsionnelle. Paradoxe apparent où se rejoignent le refoulement, lié aux effets dans le moi de la pulsion, et la levée du refoulement qui nécessiterait le concours de la pulsion.

Attardons-nous à ce signe sensible. Il repose sur le déploiement d'une parure de l'objet par laquelle se transmet une promesse. Pour développer la fonction de la parure comme vectrice du désir, Lacan¹⁰ a relevé la notion grecque d'*agalma*. Dans son commentaire du *Banquet* de Platon, l'*agalma* est décrite au moment de l'entrée fracassante d'Alcibiade. Ce dernier s'élance dans une séduction de Socrate, comparé à ces silènes, figures mythologiques devenues dans l'usage populaire porte-bijoux ou petits coffres à cadeaux. Gernet¹¹ a tracé les origines du mot selon deux versants : l'un lié à la statuaire, l'autre à l'émergence de la monnaie. L'*agalma* a valeur de symbole, comme valeur d'échange entre les hommes. La parure, ornement ou qualité sensible de l'objet, supporte l'expression et la reconnaissance du désir. Son effet est fondé sur le jeu de l'objet partiel. Parfois, c'est une personne qui peut faire fonction de parure pour une autre¹². Tel ce patient qui, après avoir convenu que sa conjointe décidait toujours tout pour lui, reconnu y tirer son profit. Même l'analyste était

présenté comme un sous-traitant de cette volonté. Décrivant la tradition de fierté dans la famille de sa conjointe, qui ne se procurait jamais que les meilleurs instruments et outils, il perçut qu'il se posait lui-même en emblème de cette fierté pour elle, sa parure phallique, en en jouissant par procuration dans une identification à elle.

Cette parure est aussi présente dans l'œuvre d'art, sous la nature elliptique de sa figuration. Le mot d'esprit, le coup d'œil, l'éclat d'une image ou d'un mot, sont des ornements, des *agalmata* : vecteurs sensibles du mouvement de désir. Freud nous dit à propos du créateur d'art : « Il nous séduit par un bénéfice de plaisir purement formel, c'est-à-dire par un bénéfice de plaisir esthétique [...] on appelle *prime de séduction*, ou *plaisir préliminaire*, un pareil bénéfice de plaisir qui nous est offert afin de satisfaire la libération d'une jouissance supérieure émanant de source psychique bien plus profonde. Je crois que tout plaisir esthétique produit en nous par le créateur présente ce caractère de plaisir préliminaire, mais que la véritable jouissance de l'œuvre littéraire provient de ce que notre âme se trouve par elle soulagée de certaines tensions¹³. » Le premier temps de la séduction, c'est le déploiement d'une promesse assise sur un signe sensible captateur fondé sur la parure.

Le deuxième temps de la séduction est celui du renversement : l'incantation et le charme produisent une mise en tension et une excitation qui détournent le sujet. Au temps antérieur de l'éveil succède le moment de la fixation captatrice. Moment qu'on pourrait appeler traumatique puisque le sujet est envoûté, possédé, immobilisé. Si le sens premier de charme est d'être un chant magique, c'est pour souligner le mode secret d'opération du plaisir préliminaire sur le désir. Schneider soutient « qu'un plaisir lié à l'expérience de la séduction ne peut être traversé que dans le sentiment d'un débordement¹⁴ ». Elle ajoute que « l'expérience de la séduction ne peut être ainsi traversée que dans une foncière cécité¹⁵ ». Ce débordement aveugle, cette expérience de passivité où s'entrouvre la faille du sujet sur son contrôle propre, n'est-ce pas celle qui est vécue en analyse où le patient est livré à l'association libre, livré au transfert, livré aux réactions de l'analyste. Cette position plus ou moins tenable « de l'épreuve d'un plaisir octroyé à l'improvisiste », selon l'expression de Schneider, le sujet voudra s'en dessaisir soit par l'émergence de la culpabilité, par la mise en cause de son propre désir face à l'objet ou par le recours à l'explication. Cela nous conduit au

troisième temps de la séduction, auquel nous ne nous attarderons pas ici, celui de la déception. Déception à entendre comme effet de décentration où le sujet est déporté dans le mouvement vers l'autre. Cette méprise tire sa force de la séparation du signe apparent d'avec son sens profond, par où est mise en évidence la dépendance du sujet à son désir et l'assujettissement de ce désir à quelque chose d'autre.

Pourtant la séduction esthétique ne se confond pas avec la séduction sexuelle. La séduction esthétique contient un effet de reprise et de clôture par lequel un double d'une partie du moi est mis en état d'extra-territorialité pour être aménagé. Fausse différence, dira-t-on, puisque la séduction sexuelle, comme jeu préliminaire, a aussi pour effet une fonction de maîtrise dans la visée identificatrice du séduit au séducteur. Dans ce cas, elle peut être développée comme un art dont la fonction prosthétique, sinon répétitive, l'apparente à une bancale esthétique de la conduite. Certains caractères séparent la séduction sexuelle de la séduction esthétique. Il y a d'abord la médiation plastique de l'objet extérieur. Les contraintes formelles de l'objet d'art tronquent la nature et centrent le jeu du désir sur un aspect focal et particulier qui assure sa séduction. L'objet devient le témoin de la découpe du regard vecteur. Par opposition, Baudrillard souligne que la pornographie par son trop de réalité et sa dimension hyperréelle ne véhicule aucune séduction. Selon lui, « la stratégie de la séduction est celle du leurre¹⁶ » ; c'est bien là le terrain de l'œuvre d'art, avec sa réduction des dimensions de la réalité. De ce fait, selon Freud, « le créateur nous met à même de jouir désormais de nos propres fantasmes sans scrupule ni honte¹⁷ ». L'œuvre d'art permet de jouir à l'abri ; c'est là l'effet de l'inhibition de but, premier levier vers la transformation sublimatoire. Mais le transfert permet aussi de jouir à l'abri. Dans la séduction sexuelle, il y a appel à l'objet et les signes émis comme signaux correspondent à un scénario fantasmatique en recherche de complémentarité. Freud y a déterminé les conditions du choix d'objet. Dans la séduction esthétique, il y a plutôt comme une « réponse » de l'objet qui parle. Son organisation formelle est assise sur l'aménagement de rapports constants qui supportent le symbolisme.

Comment s'effectuerait ce glissement du pôle purement sexuel au pôle esthétique de la séduction dans son aménagement dans la cure comme couvercle de l'inconscient ? Le déroulement optimal de la cure repose sur

le destin de la promesse fondamentale établie dans le contrat initial. Lorsqu'il y a séduction sexuelle, c'est que cette quête est reçue par une promesse soutenue. La cure devient enfermée dans un but « restituitif » où l'enjeu est de faire justice d'une dette ou d'une revendication d'amour. Ce qui modifie la cure vers autre chose qu'une incessante revendication et permet une translation dans un autre registre, c'est le poids du travail de la mémoire¹⁸. Travail qui ne peut prendre force sans appui sur la reconnaissance de rapports constants entre l'actuel et l'historique, rapports constants qui fondent le registre symbolique de la cure. C'est ce qui assure le glissement de la séduction sexuelle initiale vers une séduction esthétique qui permet le travail de la cure, travail effectué au moyen de deux leviers de la séduction esthétique.

Le premier instrument est la médiation de l'objet. L'objet dans la cure, c'est le discours. Il est bien circonscrit par le tabou du toucher, lequel fait partie du dispositif initial, bien que rarement explicité. Ce « rarement explicité » pourra justement faire l'objet d'une vérification de la part de l'analysant ; moment charnière, souvent centré sur certains points de contact — la présence ou l'absence de poignée de main ou le regard —, pour faire basculer la parole vers une position marginale. Si alors le discours n'a plus dans la cure la même valeur fonctionnelle que celle d'un objet esthétique, lieu de médiation essentielle, l'analyse ne peut sortir de la répétition, c'est-à-dire de la séduction sexuelle, en prise directe. Au plan clinique, ce « calibrage » du champ de la parole se manifeste par ce que nous appellerons le fantasme *d'entrée en séance*. Lorsque l'analysant dit en débutant : « En entrant ou en attendant d'entrer, j'imaginais que je vous... ou j'ai cru remarquer que vous... », il signale le registre où il situe son discours. Discours *indicatif*, où le rapport à l'autre est posé comme expérience d'implication dans une relation située dans une transposition interne et intermédiaire, qui a valeur de signal. Par opposition, et pour mieux le démarquer, on peut délimiter deux autres types de discours. À l'un des pôles, le discours *adjudicatif*, où l'analysant *s'offre* à l'analyste, comme dans une vente aux enchères, au plus aimant ; discours qui signale l'action de la séduction sexuelle qui s'exerce vers l'analyste. À l'autre pôle, le discours *prédicatif*, constitué par une explication appliquée par l'analysant à l'un ou l'autre des deux protagonistes de la cure. Ce discours signale un troisième pôle de l'action de la séduction dans la cure, la séduction intellectuelle. Nous reviendrons sur le glissement entre ces trois positions.

Le deuxième instrument, c'est la mise en place de l'inhibition de but essentielle à la séduction esthétique. *Inhibition de but* est ici employé dans son sens de préliminaire possible à la sublimation, sans exclure pour autant son sens potentiel de mécanisme phobique ; l'inhibition de but est carrefour initial. Cet état de la pulsion vient de la partie inutilisée ou inutilisable de la libido. Différents motifs peuvent en rendre compte. On pense à la périodicité biologique et aux périodes réfractaires inscrites dans le corps. Aussi, l'absorption totale dans le sexuel va contre les buts de l'autoconservation, et tôt ou tard les exigences du moi se dresseront contre une partie du sexuel. On a l'habitude de lire *Malaise dans la civilisation* dans le sens d'une exigence de répression du sexuel. Les citations de Freud dans ce texte ne manquent pas à l'appui de cette position. « La civilisation se plie aux nécessités économiques puisqu'elle doit soustraire à la sexualité, pour l'utiliser à ses fins, un fort point d'énergie psychique¹⁹. » Freud parlera d'hostilité réciproque. Mais ne peut-on pas aussi penser que ce tribut procède de la partie inutilisée ou inutilisable de la libido, et pas seulement de sa répression-refoulement ? Comme une sorte d'exigence inévitable, d'*anankè*, d'où elle tire son apport énergétique. La position de Freud pourrait alors s'entendre dans le sens d'une opposition de la civilisation contre le *retour* du sexuel. Nous entendons dans ce sens les trois exemples d'opposition que donne Freud à la fin du chapitre 4 : la reconnaissance de la sexualité infantile, celle des satisfactions extragénitales perverses, et l'enjeu de la légitimité et de la monogamie. Freud expose ensuite les raisons de l'existence d'une partie inutilisée ou inutilisable de la libido, la rendant incapable de satisfaction totale.

Nous retrouvons ce même « malaise dans la cure » ; malaise évident lorsqu'on essaie de discuter de la question de la séduction sexuelle, malaise plus discret lorsqu'on essaie de savoir ce qui permet de la travailler et d'assurer le bon essor de la cure. L'aspect « civilisé » de la cure nécessite une inhibition de but. Le glissement vers la séduction esthétique nous semble assurer la prime de plaisir nécessaire pour garantir la portée de l'interprétation. Cela permet un effet de troc économique par lequel l'angoisse liée à la levée du refoulement est contrebalancée. Cette inhibition de but a d'ailleurs deux effets importants. Le premier est l'introduction d'un effet de perspective entre l'objet représenté et l'objet réel, qui appuie le travail de la mémoire sur ce rapport. Elle procure ensuite une satisfaction substitutive par procuration, qui procède des qualités de

l'objet d'art, donc dans la cure du transfert. La question est de savoir si cette satisfaction substitutive reste sexuelle ou si elle est métaphorique, c'est-à-dire déssexualisée ; un abandon des buts sexuels et non pas simplement une inhibition quant au but²⁰. Or, dans la séduction esthétique, le plaisir préliminaire ne fait pas que déclencher, il absorbe pour ainsi dire le plaisir terminal, plus spécifiquement le plaisir de l'expression de la tendance. C'est là le rôle de la prime de séduction (*incentive bonus*) pour atteindre une plus grande satisfaction, celle de l'expression de la tendance refoulée. Freud²¹ s'appuie sur Fechner pour parler d'un principe d'assistance esthétique ou d'intensification comme instrument de levée du refoulement. Donc, effet d'épargne ou effet de poussée selon l'une ou l'autre des deux caractéristiques du plaisir préliminaire. Dans ce sens, on peut considérer le fantasme comme un mécanisme d'autoséduction qui opère selon le même principe. Ce mécanisme ne va pas sans écueil. Un excès de fonctionnement dans ce registre conduit du côté de la fausseté ou d'un mode phobique de rencontre avec l'objet.

Ces aléas soulèvent des objections. L'analyse ne serait-elle qu'un manège ? Elle peut être infléchie du côté ludique par l'introduction de la perspective esthétique. Surtout si l'investissement de l'objet médiateur, le discours, est perversi ou fortement sexualisé. Le risque est toujours présent. L'analyse ne serait-elle pas aussi seulement un théâtre ? Le lieu d'une catharsis, simple effet économique d'un soulagement sans recours à la perspective temporelle de la mémoire. Simple répétition, même si le feu risque de prendre dans ce lieu de représentation. Le risque est toujours présent. L'analyse ne serait-elle pas aussi une garderie, simple déplacement substitutif des satisfactions bien retranchées dans l'inhibition de but ? Le risque est toujours présent. La cure peut certes se tourner vers ces voies de desserte dont certaines mènent vers l'impasse ; ce sera pour contrer le retour de l'aspect traumatique de la séduction. Cosnier²² souligne l'étroit rapport de la séduction au traumatisme, lien abordé jusqu'ici de façon indirecte à travers le glissement d'un type de séduction à l'autre. C'est justement ce passage qui permet un travail dans un registre économique hors des extrêmes ; problématique clinique illustrée par Cosnier. Baudrillard soulève la difficulté sous-jacente à ces risques de dérapage de la cure, sous l'effet de la séduction. « La séduction est ce qui ôte au discours son sens et le détourne de sa vérité²³. » Si l'on identifie bien le piège des apparences où nous enferme la séduction, « tout discours interprétatif est le moins

séduisant qui soit²⁴ ». Pourtant cette même parole peut devenir elle aussi peu à peu colonisée et envahie par le leurre de l'apparence qu'elle cherche à démonter. Sous apparence d'analyse, il peut n'y avoir que manège, théâtre ou garderie. « Tout discours de sens veut mettre fin aux apparences, c'est là son leurre et son imposture. Mais aussi une entreprise impossible : inexorablement le discours est livré à sa propre apparence, et donc aux enjeux de séduction, et donc à son propre échec en tant que discours²⁵. » « Car le pire pour la psychanalyse, c'est bien ceci : l'inconscient séduit²⁶. »

Il faut tempérer ce souci d'univocité par le rappel de Bertrand²⁷ à propos des multiples effets de la parole tels que formulés par Stein : « Quant au triple effet de la parole prononcée qui vient combler l'attente, l'effet métaphorique (celui de satisfaction substitutive de la satisfaction érotique attendue) et l'effet de jugement sont étroitement liés, dans la mesure où la parole prononcée par le psychanalyste, et dans laquelle il figure lui-même comme sujet de l'énoncé, réalise simultanément... les vœux... du scénario transférentiel. Les conditions d'une telle réalisation s'opposent à celles de l'effet de prédication... où le patient figure comme sujet de l'énoncé. En vertu de cette opposition, une interprétation ne saurait être efficiente en tous les effets de la parole à la fois... une formulation qui trahit un souci exclusif de décryptage, de traduction, et qui n'est qu'une prédication permanente, n'a que des chances réduites d'engager une cure dans la voie du succès²⁸. » En reprenant ici les trois types de discours que nous avons évoqués plus haut, nous pouvons retourner à ce glissement du mouvement de la séduction dans la cure dont les aléas cliniques viennent d'être signalés. Retenons d'abord un amont et un aval de ce mouvement. Nous avons posé que toute cure débute sur le terrain de la séduction sexuelle. Si elle y reste, le discours demeurera adjudicatif. Le rapport à l'analyste sera vécu essentiellement comme rencontre — interpersonnelle ; le discours ira vers le désir de l'analyste comme l'insecte vers la lumière, jusqu'à ce qu'il s'y brûle ou que le feu prenne. L'analyse ne sort pas d'une visée réparatrice ou restitutive ; l'analyse est une *complication*, dans le sens où Imbeault²⁹ parle des plis de la *psyché*. Les deux espaces psychiques se plient l'un sur l'autre, ensemble. À l'autre extrémité, l'aval de ce mouvement, déporté au-delà de la séduction esthétique, sera signalé par le discours prédicatif. L'un des deux protagonistes de la cure est posé comme objet, objet de savoir, objet d'enquête. Le discours est posé devant l'autre, *pré-dit* ; littéralement interposé entre les deux. La parole est dans le champ de la séduction

intellectuelle. La cure devient une *explication* ; une façon d'essayer de déplier la *psyché*. Pôle du savoir et de l'observation, l'analyse s'oriente vers la démonstration. Lorsqu'il lui arrive d'être bien tempérée, la cure sera calibrée au niveau de la séduction esthétique. Le rapport à l'autre est une expérience, donc connu par essai. Le discours est indicatif, il *dit dedans* ; il est plus monstratif que démonstratif ou appétitif. La cure est une *implication* ; elle entre dans les plis de la *psyché*, et en devient une traversée³⁰.



Séduction et inconscient

Nous allons poser autrement la question de la séduction pour revenir à l'objection de Wittgenstein. Ce dernier s'appuie sur cet effet que nous avons essayé d'examiner plus en détail, mais il en tire la conclusion que l'analyste serait un charmeur ; il donnerait à voir ce qui plaît à l'analysant, comme un initié analyse un tableau pour un œil profane. Nous avons tenté plus haut d'examiner ce qui en serait de cette séduction esthétique. Donner raison, *pro materia*, à l'argument de Wittgenstein pour sonder ce qu'il pourrait nous apprendre de neuf ; cependant, *pro forma* et *pro fine*, cette position prête à la critique et à la réfutation. Ce à quoi Assoun a consacré son livre sur les rapports entre le philosophe et Freud.

Si nous avons insisté sur le glissement, nécessaire à la cure, d'une séduction sexuelle à une séduction esthétique, c'est bien pour souligner que le travail analytique s'insère dans le registre du symbolique. La position de Wittgenstein serait que la cure opère par une manipulation du symbolique. Pour grossir le propos, on pourrait dire que, comme le voyant ou le diseur de bonne aventure, l'analyste s'appuie sur un rapport de confiance magique pour travailler avec une rhétorique de la psyché, jouant d'autorité, d'illusion ou de flatterie, à dire le désir de l'analysant. Le philosophe soutient que cette valeur esthétique de la parole de l'analyste vient de ce qu'elle n'a pas de valeur prédictive, à la différence de l'explication scientifique, et qu'elle est fondée sur la force de conviction pour le sujet auquel elle s'adresse. C'est toujours l'ombre du mesmérisme et de la suggestion qui plane sur l'analyse.

« Si vous êtes amené par la psychanalyse à dire que réellement vous avez pensé de telle ou telle façon, ou que réellement le motif que vous aviez était

tel ou tel, ce n'est pas affaire de découverte, mais de persuasion³¹. » Wittgenstein situerait l'action de la psychanalyse dans le même ordre que celui de la sophistique. Pour définir la rhétorique, Platon fait dire à Gorgias : « Ce dont je veux parler, c'est de la capacité de persuader. » Plus tard, Socrate élabore un peu plus la question : « Souhaites-tu que nous admettions deux espèces de persuasion, dont la première est une croyance que l'on s'est donnée sans qu'on sache réellement, tandis que la seconde est un savoir³² ? » La croyance est suspecte d'irrationnel, d'attachement affectif, de sujétion à quelqu'un ; au mieux, elle repose sur une opinion vraie. Le savoir est régi par le régime de la preuve, telle l'arithmétique comme l'expose Socrate. Ne pourrait-on dire qu'entre les deux figure l'expérience qui pourrait participer des deux ? La psychanalyse, c'est faire l'expérience de l'inconscient. Faire l'épreuve de quelque chose, éprouver et constater ; ceci entraîne à la fois l'adhésion de l'affect, la croyance, et l'adhésion de l'esprit, le savoir. On retrouve ici dans cet exemple du *Gorgias*, les deux extrêmes du mouvement de la séduction que nous avons esquissé, la séduction intellectuelle du savoir, la séduction sexuelle de la persuasion d'amour.

La position du sophiste peut se retourner contre Wittgenstein qui ramène l'inconscient à une sorte de graffiti³³ et le rêve à un jeu de langage : autre rhétorique, une façon de dire. Cette position du philosophe ravive la question du rôle instrumental et fondamental de la séduction. Le rôle instrumental de la séduction est bien lié au transfert, cet objet d'art de la cure, par lequel la personne de l'analyste est instaurée en médiateur entre le sujet et son propre désir. Le patient utilise l'analyste pour avoir accès à la partie inconnue de lui. La séduction, c'est une partie du transfert dans sa forme active, celle qui transporte ; le transfert, on l'entend surtout d'habitude dans son sens restreint comme le résultat de ce qui est transporté, déplacé, et reconnu dans ses effets. La séduction, ce transfert en action, a pour rôle ici de rendre mobilisable et malléable le contre-investissement qui supporte la résistance contre la reconnaissance du refoulé. À la fois moteur et cadre incontournable du travail de l'analyste ; ce qui est maniable, ce n'est pas d'être en dedans ou en dehors de la séduction, c'est d'aborder la séduction pour essayer de la situer dans un registre qui serve la cure. Comme le rappelle Lacan dans son séminaire du 1^{er} mars 1961, et après lui plusieurs autres : « Le transfert est interprété sur la base et avec l'instrument du transfert lui-même. Il ne pourra donc se faire

que ce ne soit pas de la position que lui donne le transfert, que l'analyste analyse, interprète et intervienne sur le transfert lui-même. Pour tout dire, il reste une marge irréductible de suggestion³⁴. » Et comme le transfert est source de fiction, la séduction servira à fabriquer une œuvre d'art, le roman de la cure.

Ce « charme des liaisons » qu'évoque Wittgenstein³⁵ méconnaît l'existence et le rôle de la résistance. C'est pourtant essentiel pour reconnaître en quoi l'interprétation passe par la médiation du moi de l'analysant pour atteindre sa propre division par rapport au refoulé. Position tout à fait différente de celle fondée sur le fait de contourner la résistance comme l'hypnose. Bien que la séduction esthétique opère dans la cure comme l'attrait de ce qu'on ne croyait pas y voir, Wittgenstein n'y voit que la fascination par cet aspect à soi-même inconnu ; il n'y voit pas la lutte énorme que livre le patient pour se garder étranger à cet aspect de lui-même. Même s'il reconnaît que Freud « parle de surmonter une résistance³⁶ », il ne s'y attarde pas et la présente comme une lutte où, selon Freud, l'analyste est le plus fort « pour combattre efficacement l'instance trompeuse³⁷ » ; l'enjeu serait d'échanger l'explication du patient pour celle de l'analyste en misant sur l'attrait charmeur de cette dernière, à la façon d'un rhéteur éloquent qui emporte l'adhésion par la beauté de son discours. En plaçant le patient dans la position d'un lecteur ou d'un esthète contemplant le tableau de sa vie, le philosophe ignore l'enjeu de l'activité de la résistance, à la fois le mode et le motif de couverture de ce qui est caché. On sait qu'en analyse la portée essentielle du travail vient de ce temps intermédiaire situé entre le moment où l'analyste reconnaît les résistances et celui où l'analysant les reconnaît pour lui-même. Le philosophe laisse entendre que la vérité de l'inconscient peut être montrée du doigt, comme un détail pictural ; le travail sur le refoulé montre plutôt qu'elle doit être reconnue par l'analysant. Assou nous rappelle l'indication de Freud dans les *Conférences d'introduction* selon laquelle l'analyste doit fournir au patient des représentations d'attente pour lui montrer ce qu'il y a à voir³⁸. Toutefois, c'est un travail préalable soumis à l'assentiment du patient ; assentiment qui passe par la réélaboration de la dénégation ou des « oui à bon marché ». « Il ne s'agit pas d'intéresser le patient, de façon à mobiliser son attention, mais bien de le déranger³⁹. »

Il découle de cette position du philosophe une conception particulière de l'inconscient chez Wittgenstein. Elle est fort différente de celle de l'inconscient dynamique. Assoun la décrit sous une double facette⁴⁰. La première serait celle d'un inconscient-album. « Il pourrait y avoir un jeu qui consisterait à ajuster l'une à l'autre des figurines de papier pour composer une histoire, ou du moins qui consisterait à les assembler d'une façon ou d'une autre. On pourrait collectionner ce matériel et le conserver dans un album⁴¹. » Fouiller dans l'inconscient, ce serait recenser et garder les vieux souvenirs de famille ou les vieilles photos de jadis, agencés selon des thèmes relationnels ou temporels. La seconde facette serait celle d'un inconscient-outil dont le sujet serait un usager, spécialement dans son aptitude à en jouer⁴². Dans cette perspective, l'inconscient serait révélé au patient par l'analyste, tel qu'il donne à voir un tableau à un œil profane. Il s'agit au mieux d'une conception descriptive de l'inconscient par opposition à la notion systémique.

Le rôle instrumental de la séduction est d'être une voie pour mobiliser le retour du refoulé, et de pouvoir ainsi ouvrir l'accès à l'inconscient. Par ailleurs, le rôle fondamental de la séduction, sa finalité propre, serait d'être au fondement de l'inconscient. C'est la thèse de Laplanche sur la séduction originaire. Double orientation de la séduction comme du transfert ; d'un côté, méprise d'une croyance soutenant l'illusion ; de l'autre, mode d'avènement de la vérité du sujet où le dévoilement dévoile ce à quoi son ouverture sur autrui le renvoie. Cette ouverture ne s'instaure que dans la mesure où, dans sa relation au premier objet maternel, un écart s'est creusé dans la complétude narcissique initiale. Là où Freud avait oscillé au sujet de la séduction entre sa réalité objective et son statut fantasmatique de désir, Laplanche nous propose différents types de séduction.

D'abord, la séduction infantile ; celle qui avait retenu Freud et qu'on peut assimiler au traumatisme de la révélation de la sexualité à l'enfant par l'irruption de la sexualité de l'adulte, ou tout au mieux comme jeux sexuels infantiles. C'est celle de l'enjeu du grand renversement de 1897 dans la pensée de Freud. Laplanche nous laisse entendre que ce n'est pas la plus importante. Freud nous en dit qu'elle sert souvent, dans les souvenirs, de couverture à la sexualité infantile auto-érotique. De ce premier type, Laplanche distingue la séduction précoce ; celle qui est véhiculée par les soins corporels prodigués à l'enfant. Freud en reconnaît la réalité et

l'existence. Elle active l'érogénéité du corps de l'enfant, sous l'onction de la tendresse maternelle. Bien qu'elle donne vie à l'enfant, Laplanche n'en fait pas la forme de séduction la plus importante. La séduction essentielle serait la séduction originaire. Il la définit comme « cette situation fondamentale où l'adulte propose à l'enfant des signifiants non verbaux aussi bien que verbaux, voire comportementaux, imprégnés de signification sexuelle inconsciente. Ce qu'il nomme signifiants énigmatiques⁴³ ». Le prototype de ces signifiants énigmatiques, c'est le coït des parents. D'une façon plus générale, c'est ce sur quoi se porte le désir de la mère lorsque l'enfant s'aperçoit qu'il n'en est pas le seul objet. En ouvrant l'univers de l'enfant à la béance de quelqu'un d'autre, l'énigme à résoudre est posée pour l'enfant. Il pourra y consacrer son idéal, une mission réparatrice pour la mère, plus tard ses recherches infantiles sur l'origine de la vie.

En quoi cette séduction fondamentale aurait-elle un rapport avec l'inconscient comme fondement ? Nous n'entrerons pas ici dans une élaboration ou une discussion de la position de Laplanche trop rapidement esquissée. Arrêtons-nous seulement ici à l'énigme. « Les représentations-choses qui forment le noyau de l'inconscient sont à concevoir comme ce qui échappe aux premières tentatives de l'enfant pour se construire un monde interhumain, donc pour traduire en une vue plus ou moins cohérente les messages venant des adultes⁴⁴. » L'énigme, contrairement au problème qui est une difficulté malaisée à résoudre, est une difficulté malaisée à poser, une devinette ou toute chose difficile à comprendre. Le mot grec a aussi le sens d'oracle : parole exprimant une volonté, un désir. Laplanche appuie sa formulation sur la lettre à Fliess du 6 décembre 1896 où Freud décrit le refoulement comme un défaut de traduction fondé sur un déplaisir. Freud parle de traduction entre les systèmes psychiques ; Ferenczi parlerait de confusion de langues entre l'enfant et l'adulte. Cette énigme est le modèle d'un contrepoids à l'existence de l'enfant, le signe d'un inconnu hors de lui. L'enfant voudra atteindre cet inconnu pour récupérer l'objet initial perdu dans ce mouvement de désir qui l'éloigne de lui. Ce qui exige un effort d'intelligibilité et mobilise la représentation.

L'intérêt de l'énigme, c'est de souligner l'inscription dans l'inconscient d'une lignée archaïque du mode de penser. Lorsque Freud⁴⁵ dit que l'inconscient, c'est l'infantile en nous, on pense à la sexualité infantile ; on

pense moins spontanément aux formes archaïques de pensée exposées dans la troisième partie de *Totem et Tabou*. Énigmes de la vie et théories sexuelles infantiles ; énigmes de la mort et pensée magique. L'énigme de la vie est plus secrète que celle de la mort. L'enfant répond à la première par une construction fautive, pour ménager son narcissisme, et bien assise sur les modes érotiques primitifs ; elle protège à coup sûr contre la reconnaissance de l'inadéquation de l'enfant à transmettre la vie. On pourrait alors poser que l'énigme n'est énigme que par effet d'un refoulement. La théorie infantile soutient le non-savoir. Dans ce cas, le su de l'adulte est caché pour l'enfant. L'énigme de la mort est plus patente, et dans la reconnaissance de son inévitabilité et dans la causalité de l'occire. S'il faut opposer l'ignorance face à la source de la vie à l'impuissance face à la mort, la pensée magique est plus facilement active face à la mort et, par extension, à l'ensemble du monde extérieur inanimé. L'homme prêté à la loi des choses la loi de ses pensées pour ainsi confondre la cause de l'ordre des choses avec le motif de l'ordre des intentions. Confusion bien soutenue par le fait de mieux reconnaître causer la mort que la vie. Encore une fois ici, l'énigme ne viendrait-elle pas comme l'effet d'un mode de pensée archaïque et inconscient, plutôt qu'en être le fondement ? Pourtant, dans un autre cas, l'énigme surgit au décours de ce qui est caché à la fois pour l'adulte et pour l'enfant. Ici, ce n'est pas seulement le couple qui décentre l'enfant, c'est aussi le rapport de l'adulte à la génération qui précède ; l'énigme du poids d'une absence, d'une espérance, d'une faille innommable, d'une fascination, souvent peu traduite dans le roman familial. L'énigme assoit le fondement de l'inconscient dans l'effet de « décentration » de l'enfant comme pôle du désir.



Pour clore

Curieux procès que celui de la séduction par la psychanalyse. Schneider⁴⁶, dans sa relecture des lettres à Fliess, nous rappelle comment Freud compara d'abord l'enquête analytique aux procès conduits par l'Inquisition (24 janvier 1897). Dans les deux situations, la reproduction des scènes controversées est incluse dans la procédure. Nous voici près du processus judiciaire comme dans tous les cas où il questionne de transgression sexuelle dans la cure. Schneider⁴⁷ souligne aussi que ce qui suit la répudiation par

Freud de sa « neurotica » (21 septembre 1897), avant le recours théorique à la problématique œdipienne, cette « idée simple de valeur générale » (15 octobre 1897), c'est la présentation d'une séduction primaire par la femme (3 et 4 octobre 1897). Schneider soutient que cette séduction se développerait en deux temps. D'abord une séduction primaire où l'enfant est passivement enveloppé — celle de la nourrice qui l'initie aux affaires sexuelles — et plus tard une situation plus active lorsque la curiosité de l'enfant à propos du corps maternel — *matrem nudam* — transforme cette première séduction passive, quasi non représentable d'une expérience de la femme comme matrice, en une expérience plus active dirigée vers la femme comme forme, soutenue par la curiosité et le regard. Compte tenu du procès de cette nourrice, deux voies semblent offertes comme issues à la séduction : la voie judiciaire (la nourrice) et la voie théorique (le petit Sigmund).



NOTES

1. J. Laplanche, « De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisée », *Études freudiennes*, 1986, n° 27, p. 7. Déjà aussi son cours de 1975-1976 ; voir *Problématiques III - La sublimation*, Paris, P.U.F., 1980, p. 69.
2. J. Baudrillard, *De la séduction*, Paris, Denoël, 1979, p. 80.
3. D. Sibony, *L'amour inconscient*, Paris, Grasset, 1983, p. 80-97.
4. S. Ferenczi, « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant » (1933), in *Oeuvres complètes IV*, Paris, Payot, 1982, p. 125-135.
5. Sibony, *op. cit.*, p. 84.
6. *Ibid.*, p. 83.
7. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme » (1914), in *La vie sexuelle*, P.U.F., Paris, 1985, p. 94.
8. S. Freud, *Malaise dans la civilisation* (1929), p. 26, P.U.F., Paris, 1971, p. 26.
9. L. Wittgenstein, « Leçons sur l'esthétique » in *Leçons et conversations*, Paris, Gallimard, 1992, p. 57.
10. J. Lacan, « Le transfert » in *Le séminaire*, livre VIII, Paris, Seuil, 1991, p. 163.
11. L. Gernet, « La notion mythique de la valeur en Grèce » in *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1948, n° 41, p. 415-462. Pour d'autres développements, voir Jean-Pierre Vernant, « Remarques sur les formes et les limites de la pensée technique chez les Grecs » et « La formation de la pensée positive dans la Grèce archaïque » in *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La Découverte, 1996, p. 318 et 395.

12. Cet usage s'applique particulièrement aux enfants, comme dans le passage de l'*Agamemnon* d'Eschyle : « Si je dois sacrifier mon enfant, le joyau de ma maison » (*domôn agalma*, vers 208) Eschyle, tome II, trad. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres 1961, p. 17.
13. S. Freud, « La création littéraire et le rêve éveillé » (1908), in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1973, p. 80-81.
14. M. Schneider, *Freud et le plaisir*, Paris, Denoël, 1980, p. 62.
15. Schneider, *op. cit.*, p. 46.
16. Baudrillard, *op. cit.*, p. 97.
17. S. Freud, *Essais de psychanalyse appliquée*, *op. cit.*, p. 81.
18. On trouvera chez Platon, dans *La République* 412c-414b, des indications sur la mémoire comme antidote à la séduction et, corrélativement l'association de l'oubli à la séduction dans le mythe des cigales du *Phèdre* 259a3.
19. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, *op. cit.*, p. 56.
20. Voir à ce sujet Dominique Scarfone, « La déssexualisation », *Trans*, 1997, n° 8.
21. S. Freud, *Jokes and their Relation to the Unconscious* (1905), *S.E.*, VIII., London, Hogarth Press, 1975, p. 135.
22. J. Cosnier, « L'analyste séducteur séduit », *Revue française de psychanalyse*, 1978, n° 42, p. 349-351,
23. Baudrillard, *op. cit.*, p. 75.
24. *Ibid.*, p. 76.
25. *Ibid.*, p. 76.
26. *Ibid.*, p. 77.
27. M. Bertrand, « La séduction dans la littérature psychanalytique » in *Études freudiennes*, 1986, n° 27, p. 129-158.
28. C. Stein, *L'enfant imaginaire*, Paris, Denoël, 1971, p. 109.
29. Notamment le renvoi à la métaphore de la boule de papier chiffonné, Jean Imbeault, « Le mouvement psychanalytique I », *Trans*, 1992, n° 1, p. 152.
30. On aura reconnu ici le renvoi à l'expression de Jean Imbeault, « Le mouvement psychanalytique (VI) », *Trans*, 1995, n° 6, p. 255.
31. Wittgenstein, *op. cit.*, p. 62.
32. Les citations tirées du Gorgias de Platon renvoient respectivement aux passages 452-e et 454-e dans la pagination en continu de Platon établie par H. Estienne.
33. L. Wittgenstein, « Conversations sur Freud », *Leçons sur l'esthétique*, in *op. cit.*, p. 93.
34. Lacan, *op. cit.*, p. 206. Il a très clairement précisé la position de la suggestion dans « Autoprésentation » (1924), *OCFP*, XVII, Paris, P.U.F., 1992, p. 89.
35. Wittgenstein, *Leçons sur l'esthétique*, *op. cit.*, p. 57.
36. *Ibid.*, p. 93.
37. *Ibid.*, p. 93.
38. P.-A. Assoun, *Freud et Wittgenstein*, Paris, P.U.F., 1996, p. 90.
39. *Ibid.*, p. 98.
40. *Ibid.*, p. 268 et 293.
41. Wittgenstein, *Leçons sur l'esthétique*, *op. cit.*, p. 101.
42. *Ibid.*, p. 55.
43. J. Laplanche, *Études freudiennes*, *op. cit.*, p. 21.
44. J. Laplanche, « Court traité de l'inconscient », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1993, n° 48, p. 76.
45. S. Freud, « L'homme aux rats » (1909), in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1967, p. 214.
46. Schneider, *op. cit.*, p. 23-82.
47. *Ibid.*, p. 39-40.